

à Puebla, j'ai présenté deux solutions qui me paraissent vraisemblables pour le cas où il aurait lui-même envoyé ce télégramme et pour celui où il ne serait pour rien dans cette démarche qui incomberait alors uniquement au Père Fischer; mais voici qu'en péroraison de sa lettre-réquisitoire, le général Douay, craignant évidemment que son récit non motivé, puisse soulever quelques doutes, le complète par des explications destinées à en prouver l'exactitude et à ajouter le ridicule à une mauvaise action qu'il qualifie de félonie.

« Il faut qu'il ait complètement perdu tout sens moral pour s'être aventuré dans une semblable démarche, telle que celle de se rétracter dans un acte aussi solennel que celui de la négociation Dano-Castelnau. Il paraît qu'après le départ de Mexico de ces messieurs, il y a eu des scènes domestiques dans le palais de Buena-Vista. La tribu entière des Pena a donné l'assaut. La jeune Maréchale, qui est enceinte, a fait jouer les grandes eaux et les grands ressorts, et on a arraché à ce malheureux éperdu la fameuse rétractation qu'il a envoyée à Maximilien. Et voilà comment il se fait que les intérêts de l'Etat et de la Patrie sont sacrifiés aux péripéties de l'alcôve. Ah! comme la France en tenait pour plusieurs centaines de millions, si l'Empereur Napoléon n'avait pas eu enfin la bonne idée d'envoyer ici Castelnau. » Un vrai Messie!

« Il est certain que sans lui nous aurions continué pendant plus d'une année la stérile besogne de rester au Mexique. »

Quel français, grand Dieu! rester au Mexique n'est vraiment pas une besogne!

Cette dernière sortie n'est, dans le fond comme dans la forme, qu'une inconvenance que des allures badines et gouguenardes rendent ignoble. Si quelqu'un dans cette affaire a perdu le sens moral, c'est bien plutôt le chroniqueur de mauvais goût qui se permet ainsi de traîner une femme dans le ridicule, et compromet sa dignité personnelle en pénétrant de façon si grossière dans l'intimité de la famille du Maréchal. Et tout cela pour amener l'inévitable flagornerie destinée à Castelnau et à son maître!

Je néglige la courte et oiseuse finale de la lettre car elle ne concerne que le rôle personnel qui va incomber au général, soit qu'il s'embarque le dernier ou qu'au contraire le Maréchal reste à l'arrière-garde, ce qui est pour lui un devoir que n'a pas l'air de comprendre le général Douay.

Il ne me reste donc plus qu'à formuler une conclusion sur cette trop fameuse correspondance et à en extraire la caractéristique principale.

Ce long et venimeux document destiné en réalité, par la voie indirecte de son frère, à l'Empereur Napoléon III, n'est donc qu'un tissu de faussetés, de médisances, de calomnies, d'inconvenances et enfin d'actes d'indiscipline les plus graves, car ils proviennent d'une des plus hautes personnalités militaires. J'ai pris à partie toutes les assertions de ce réquisitoire passionné et je me suis efforcé d'y stériliser tous ses bacilles corrupteurs de l'opinion publique; mais je ne puis négliger son auteur à qui je dois tout naturellement faire les honneurs d'une radicale mise au point.

Ce qui ressort principalement de ses attaques variées, sans cesse répétées et à propos de tout, directes ou indirectes, contre le maréchal Bazaine, c'est la haine implacable qu'il paraît avoir voué à son chef, soi-disant à cause des faits qu'il lui reproche, mais aussi pour ses dédains et sa malveillance. Tout cela est faux. D'abord le Maréchal n'a jamais eu pour son subordonné, pour le premier de ses lieutenants, ni dédain, ni malveillance. Tous les officiers qui connaissaient le fond de ses sentiments, et en particulier nous tous de sa maison militaire, auraient pu et ceux qui restent encore peuvent en témoigner. En aucune circonstance, le Maréchal n'a manifesté de telles impressions à l'égard de personne et en particulier à l'égard de cet officier général. Il pouvait parfois critiquer des actes commis par des subordonnés, mais, en aucune façon, il ne laissait paraître ni dédain ni malveillance. Pour le général Douay, il a toujours eu les plus grands égards et lui a souvent témoigné une extrême bonté que, dans une de ses lettres, le général qualifie même d'hypocrite. Pourtant, il

savait déjà que son subordonné frondait dans ses correspondances avec Paris et dans ses propos avec les officiers. Il est vrai qu'alors il ne pouvait pas avoir l'idée de la gravité de ses critiques.

Le général Douay n'avait donc pas, à proprement parler, de haine, mais il avait par dessus tout de l'envie et de l'ambition, et ce sont uniquement ces sentiments qui l'ont fait agir dans cette abominable campagne contre son chef; sentiments qu'il cherche à déguiser sous la manifestation d'une haine qu'il s'efforce de justifier.

Dans toutes les lettres que, pendant une année, depuis le 25 novembre 1865, le général Douay a écrites à son frère et qui ne sont que des rapports secrets déguisés, il a accusé le maréchal Bazaine d'être un ambitieux qui a toujours rêvé prendre la place de Maximilien, d'une façon ou d'une autre, et avec des titres variés selon les circonstances. Cette rengaine est devenue depuis un acte de foi pour beaucoup de gens; elle a créé la base de la « Légende Bazaine » et s'y cramponne.

Dans cet exposé détaillé, je me suis efforcé de rendre aussi complet que possible l'historique des deux principales conspirations ourdies contre le maréchal Bazaine et dont il fut la victime retentissante; car s'il a pu démontrer le mal fondé des accusations portées contre lui, il n'en a pas moins subi les conséquences de la calomnie. « Calomniez un peu, il en reste toujours beaucoup. » Il en a eu la preuve quelques années plus tard, car cette calomnie lui avait créé un passé qui lui a été escompté, en un jour de malheur!!

J'ai fait connaître l'attaque et pour exposer la défense, il me reste à faire connaître comment ont été confondues les imputations calomnieuses qui ont été les armes dirigées contre le Maréchal et dont le général Castelnau a fait un si déplorable usage, de bonne foi, je veux bien le croire, mais avec une passion trop mal dissimulée.

Le Maréchal, pour la deuxième fois, venait, à Puebla, d'échapper encore à un danger et sans s'en douter. Il aurait

peut-être ignoré toujours les deux tentatives infâmes dont il avait été l'objet et dont il aurait été la victime inconsciente, par conséquent incapable de se défendre et de se disculper. Mais, par une grâce du ciel, quelques jours après l'affaire de Puebla, survint la fameuse découverte qui lui ouvrit les yeux sur le véritable caractère du général Castelnau et sur les orages qu'il accumulait sur sa tête.

Le Maréchal ne dit rien mais fit confidentiellement une enquête personnelle qui amena des résultats matériels destinés à confondre ses détracteurs et ses ennemis. On avait lancé contre lui trois lettres accusatrices; il s'adressa franchement, mais discrètement à chacun de leurs signataires, ou soi-disant tels, pour les prier d'authentifier par écrit leurs correspondances.

L'archevêque de Mexico répondit par lettre qu'il n'avait dit ni écrit rien de ce qu'on lui prêtait, et qu'il se prêterait à réparer la calomnie par le moyen qu'on pourrait lui demander. La lettre et sa signature étaient donc des faux.

Le colonel Kodolitch fit savoir, par lettre des plus respectueuses, qu'il n'avait fait que répéter par écrit, sur la demande du capitaine Pierron (?) une conversation qu'il avait eue avec le Maréchal le 18 novembre, dans laquelle le Maréchal disait « qu'il avait l'espoir qu'au cas où l'Empereur se déciderait à conserver les rênes du gouvernement, les troupes françaises pourraient rester jusqu'en novembre 1867 ».

Cette déclaration est bien différente du travestissement qu'on lui a fait subir dans la lettre remise au général Castelnau et n'a aucune importance même; car, à cette date du 18 novembre, l'Empereur Napoléon n'avait pas encore envoyé l'ordre formel de rapatrier toutes les troupes, même la légion étrangère, dès le commencement de cette année. La lettre de Kodolitch est donc un document truqué.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour exprimer mon étonnement de voir le capitaine Pierron mêlé à cette affaire; surtout de la façon que relate le colonel Kodolitch au Maréchal: « A mon retour à Mexico, M. le capitaine Pierron me pria de lui

certifier par écrit d'avoir tenu ce langage à l'Empereur, ce que j'ai fait. » Cette requête du capitaine Pierron, à Mexico, est au moins étrange ! Mon opinion pour l'expliquer est que cet officier, ayant appris la conversation que Kodolitch avait eue avec l'Empereur, l'avait communiquée au général Castelnau et que celui-ci lui avait demandé à en avoir la preuve écrite. Ce qu'a fait le capitaine Pierron. Celui-ci savait-il l'usage qu'on voulait en faire ? Je ne le crois pas. Ou bien est-ce le Padre Fischer qui lui a fait cette demande ? Je le crois plutôt, car j'ai la conviction que c'est ce misérable intrigant qui a fabriqué de toutes pièces la lettre de l'archevêque et truqué les autres. Ne pouvant avoir par écrit ce qui n'était qu'une conversation du colonel Kodolitch, il a trouvé l'ingénieux moyen de l'avoir par supercherie avec l'intermédiaire du capitaine Pierron, qui croyait sans doute que Maximilien tenait à avoir cette déclaration peu importante au fond. Je suis persuadé que mon camarade Pierron a joué ce rôle fort innocemment. Il a envoyé cette déclaration, à ses yeux sans valeur et sans conséquences pour son auteur et pour lui naturellement. Mais le fourbe Padre Fischer en a fait, en la truquant, une des trois pièces du dossier accusateur qu'il a expédié au général Castelnau.

Quant à la pseudo-lettre du général Tavera, on n'en entendit plus parler. Le Maréchal n'y a-t-il pas donné suite, en raison de son importance à peu près nulle, ou bien n'a-t-il pas pu joindre par lettre, le général Tavera qui, si je m'en souviens bien, a dû quitter le Mexique, sitôt après sa démission de ministre de la Guerre pour se soustraire aux tripotages politiques du moment qui ne pouvaient amener que des catastrophes ? Du reste, la lettre qu'on lui prêtait, si elle n'était pas un faux, comme j'en suis convaincu, n'avait en tout cas aucune portée.

Restait enfin, en plus des signataires de ces trois lettres, une quatrième personne qui était mise en cause dans le fameux brouillon du général Castelnau, c'était le président du Conseil, M. Larès. En effet, le général donnait à l'Empereur

Napoléon cette indication formelle et d'une exceptionnelle gravité :

« Il résulte de ces pièces et d'une lettre du Maréchal à M. Larès, président du Conseil, lettre qui a passé sous les yeux de tous les membres de la conférence d'Orizaba, que si l'Empereur Maximilien restait au Mexique, le Maréchal s'engageait à maintenir ses troupes jusqu'au mois de novembre. »

L'attaque était grave, surtout en raison des conséquences de la lettre qui, disait-on, avait décidé les membres de la conférence à conseiller à Maximilien de rester au Mexique.

Le Maréchal, certain de n'avoir rien écrit de pareil, s'adressa au président du conseil lui-même pour avoir des explications sincères. A cette juste démarche, M. Larès répondit de la façon la plus courtoise et la plus catégorique « qu'il n'avait jamais reçu pareille lettre du Maréchal, que, par conséquent, elle ne pouvait avoir été communiquée aux membres de la conférence, et qu'encore moins elle n'avait pu influencer les conseils donnés à l'Empereur ». Cette déclaration du premier ministre mis en cause est nette, précise et irréfutable. La lettre incriminée n'était pas même un faux, elle n'avait jamais existé.

Que restait-il donc des accusations infâmes portées par le général Castelnau, avec pièces à l'appui ? Rien, absolument rien, que des pièces fausses ou truquées. Le représentant de Napoléon III, ce commissaire omnipotent, pourvu de toute la confiance du Souverain, avait donc été la dupe d'une conspiration ourdie contre le Maréchal et menée avec plus d'audace que d'habileté, car il était bien dangereux de mettre ainsi en cause quatre importantes personnalités qui pouvaient découvrir le rôle qu'on leur faisait jouer.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est la naïveté du général qui accueillait quatre déclarations aussi étranges en elles-mêmes et dont l'objet commun aurait dû paraître invraisemblable, car elles provenaient de sources absolument différentes. Comment admettre une pareille entente fortuite entre quatre personnages aussi variés ? Le général Castelnau

ne chercha même pas à contrôler la véracité de l'une d'elles au moins. Et puis, de qui tenait-il ces documents? On ne le saura jamais, il ne l'a peut-être jamais su lui-même! S'il avait connu le Mexique par quelques années de pratique, il ne se serait pas laissé rouler d'une façon si ridicule.

On reste confondu en voyant un personnage investi de si haute mission, traiter avec une pareille désinvolture des affaires aussi importantes. Ce qui mérite un jugement sévère, c'est de formuler, d'appuyer, des accusations d'une telle gravité à l'égard d'une si haute personnalité, sur des documents dont on ne vérifie même pas la véracité ni l'authenticité! c'est inqualifiable!

Le Maréchal, très justement indigné, se trouvait dès lors puissamment armé pour sa défense et aussi pour l'offensive. Malheureusement, dominé par l'influence constante d'une excessive bonté, qu'en la circonstance j'appelle de la faiblesse, il eut la générosité de se borner à se défendre en parant le coup; mais il dédaigna la contre-attaque que méritait pourtant bien le général Castelnau. Il est vrai qu'en agissant ainsi, par sa mansuétude et sa réserve pleine de dignité, il témoignait à l'Empereur Napoléon un dévouement et une déférence bien supérieurs aux flatteries et aux palinodies que prodiguaient au Souverain les courtisans qui calomniaient un maréchal de France.

Par un sentiment hiérarchique correct et délicat, le maréchal Bazaine ne porta pas sa cause directement devant le tribunal suprême et personnel de l'Empereur; il s'adressa à son chef direct, le ministre de la Guerre, et le fit avec une modération et une simplicité qui révèlent la quiétude de sa conscience.

Après avoir exposé brièvement comment il a eu connaissance de la campagne occulte menée contre lui, qui ressort des documents utilisés par le général Castelnau, et signalé leur fausseté, il fait connaître avec beaucoup de tact et de finesse, en s'abstenant de toute critique, la nature des rela-

tions qui étaient délicates, imprécises, mais qui, par leur élasticité et aussi, malgré une irresponsabilité plus apparente que réelle, décélaient parfois la menace de la part du général Castelnau.

Puis, perdant quelque peu patience, il entre dans le vif de la question et s'écrie : « Qu'ai-je donc fait de coupable pour être ainsi traité dans le rapport de M. le général Castelnau, dont il ne m'a pas parlé, bien entendu, pas plus que de rapport à de meilleurs sentiments, à un dévouement absolu à l'Empereur Napoléon ?

« Il doit y avoir en tout cela une vilaine intrigue que j'ignore. Je n'ai pas influencé la décision de l'Empereur Maximilien par des manœuvres secrètes... »

Puis il expose simplement les sentiments qu'il a toujours eus et exprimés dans ses conversations privées sur l'attitude que devait prendre l'Empereur et sur la ligne de conduite qu'il devrait adopter, et cela conformément aux conventions et aux dispositions du moment adoptées par la France.

Il donne, légèrement mais de façon catégorique, un caractère coup de griffe à MM. Dano et Castelnau, à propos de leur démarche de Puebla, et leur applique les griefs que l'Empereur Maximilien lui avait exprimés quelques jours avant, à leur sujet même, « manque de formes et trop de raideur hostile ».

Enfin, le sentiment d'une grande dignité offensée et une tristesse qui ne peut se résigner que dans l'accomplissement du devoir, s'exhalent de cette péroraison vengeresse : « Le général Castelnau joue ici le rôle d'un inspecteur général, et, si cette expédition n'était pas arrivée à son terme, j'aurais remis immédiatement le commandement. J'accomplirai ma tâche jusqu'au bout et porterai ma croix jusqu'au dernier moment... »

Puis, avec l'accent d'une noble fierté, il relève l'outrecuidante et inconvenante prétention du général Castelnau de le ramener au dévouement à l'Empereur : « Fort de ma conscience, de ma loyauté, de mon dévouement à notre Souve-

rain, sans être obligé d'y être rappelé par qui que ce soit, je prie V. E. de mettre cette lettre sous les yeux de Sa Majesté et de lui exprimer mon désir d'être mis en disponibilité à ma rentrée en France, si j'ai perdu sa confiance et si la plus haute dignité de l'armée peut être ainsi abaissée. » Fier et beau langage qui s'élève bien au-dessus des platitudes flatteuses de certains courtisans plus ambitieux que dignes. Belles pensées que devraient méditer les détracteurs abusés de cet homme dont la mémoire a été si durement traitée.

Ici une question se pose. Lorsque le Maréchal écrivit à son ministre, avait-il connaissance du deuxième acte du drame monté contre lui par le Padre Fischer et Cie ? La scène de Puebla entre l'Empereur et MM. Dano et Castelnau avait eu lieu le 22 décembre et c'est le 10 janvier seulement qu'il écrivait à Paris; mais, en raison de la nature mystérieuse de l'entrevue et du mutisme observé par les trois ou quatre personnes qui y avaient pris part, il ne pouvait avoir rien découvert de précis qui permit d'en écrire à Paris. Et pourtant l'Empereur avait indirectement vendu la mèche; mais d'une façon si vague que le Maréchal n'avait pu se rendre un compte exact de ce qui s'était passé.

En effet, aussitôt qu'il fut revenu à Mexico, le 5 janvier, le lendemain même, Maximilien appela auprès de lui le maréchal Bazaine et l'accueillit avec la plus affectueuse sympathie, ce qui contrasta singulièrement avec le mécontentement que, selon MM. Dano et Castelnau, l'Empereur avait manifesté à l'égard du Maréchal douze jours auparavant et dont le général Douay s'était fait l'écho trompeur. Plus caractéristique encore que cet accueil très bienveillant, c'est que Maximilien fit au Maréchal certaines confidences suggestives sur la fameuse entrevue dont personne ne connaissait les détails. Avait-il pour but de savoir ainsi ce que le Maréchal pouvait en connaître et si MM. Dano et Castelnau lui avaient fait part de l'incident du télégramme ? Mais comme Bazaine ne savait rien, il ne put rien dire. Alors, soit que la scène en question ne se fût pas déroulée comme on

l'apprit plus tard par la correspondance Douay, soit que ce récit étant exact, l'Empereur eût découvert que le télégramme était faux, ce qui avait soulevé ses ressentiments contre ses deux victimes, Maximilien ne parla pas de cette affaire sans doute trop délicate; mais il confia au Maréchal combien il avait été froissé par l'attitude hostile de MM. Dano et Castelnau, et par la façon blessante dont ces messieurs avaient parlé de son abdication, du mécontentement du gouvernement français et surtout de la mission dont était chargé le général Castelnau, par l'Empereur Napoléon.

On ne peut nier, en effet, que le général Castelnau, en prenant la parole au lieu et place du ministre de France, seul accrédité auprès de l'Empereur, a fait preuve d'une brutalité extra-diplomatique et grossière, en déclarant qu'il n'avait qu'une chose à dire à Sa Majesté, c'est qu'*investi de la mission de faire embarquer les troupes* (c'est-à-dire le seul soutien de l'Empire), *il la mènerait sans aucun atermoiement*. Ce général a manqué de sang-froid; profondément vexé d'avoir échoué dans sa tentative pour obtenir l'abdication, ce qui lui aurait valu une belle récompense de la part de son maître, il se laissa emporter par une inconvenante irascibilité et sortit des limites de son rôle.

Je veux croire que ce n'est pas aux Tuileries que ce général de brigade, si aide de camp d'Empereur qu'il fût, avait appris cette façon de parler à un Souverain étranger, à un prince d'une des plus illustres et plus anciennes maisons régnantes d'Europe. Aussi, à ce moment, Maximilien dut-il se raidir contre toute tendance à l'abdication et se souvenir des paroles que lui avaient adressées ses conseillers accourus à Orizaba : « Un Prince de Habsbourg ne peut pas se retirer devant un aide de camp de Napoléon III qui arrive avec mission de le chasser du Mexique. » Castelnau porta donc, par sa maladresse et son manque de mesure, le coup de grâce à l'abdication.

Si l'Empereur, justement froissé de ce ton comminatoire,

avait tourné le dos au général, celui-ci n'aurait pas pu faire dire au général Douay qu'après ce colloque si peu parlementaire, Maximilien entreprit avec MM. Dano et Castelnau une conversation familière, ce qui doit être faux. En tout cas, le général Douay n'aurait sans doute pas osé prétendre qu'eu cette mésaventure, c'est le Maréchal qui fut coupable. Après tout, cependant, il n'y aurait rien d'extraordinaire ni d'impossible à ce que cet écrivain entreprenant eût risqué cette hardiesse calomniatrice.

Cette entrevue entre Maximilien et Bazaine, au retour de l'Empereur, fait un contraste frappant avec le refus qu'opposa, au moment de son départ, le même Souverain de recevoir le Maréchal demandant à le saluer. Elle a donc une signification importante surtout par le caractère de sympathie et d'expansion sentimentale que lui donna le Souverain, dont la mentalité, alors bienveillante, affectueuse et surtout confiante, démontrait ainsi la fausseté des affirmations d'hostilité qu'on lui prêtait contre Bazaine. Je suis persuadé même qu'en cette circonstance, l'infortuné Prince, ballotté par les flots agités de la tempête politique secouant son Empire, avait découvert l'iniquité des attaques passionnées dont le Maréchal était l'objet, et eut un réveil de conscience qui le ramena vers cet homme qui l'avait servi pendant quatre ans. Il se sentit, pour un moment, heureux de confier encore ses impressions à celui pour lequel il avait, au fond du cœur, une réelle confiance et un affectueux attachement; car, en somme, il lui avait toujours donné des preuves d'un dévouement désintéressé et d'un loyalisme conforme aux volontés de la France.

Cette entrevue expansive, une des dernières qui eut lieu, dut être pour l'âme attristée de Maximilien l'apparition d'un arc-en-ciel brillant sous l'averse un instant ensoleillée, et pour le Maréchal une éclaircie dans son ciel sombre. Ce tête-à-tête intime dut impressionner ces deux plus hautes personnalités du drame mexicain qui, abreuvées l'une et l'autre de sentiments pénibles, de préoccupations douloureuses, à

des points de vue différents, allaient se séparer pour toujours et poursuivre le cours de deux destinées opposées mais vouées cependant à une fin cruelle. Aussi lorsque le Maréchal revint au quartier général, il ne put dissimuler l'impression émue qu'il rapportait de sa visite à l'Empereur décadent. Son attitude satisfaite mais tristement pensive fut très remarquée.

Je puis donc finalement conclure de l'entretien sollicité par l'Empereur et des impressions manifestées par Maximilien que si l'infortuné prince n'avait pas payé de sa vie sa résolution de rester au Mexique et qu'il eût pu, un jour, écrire pour dévoiler les mystères de la conférence de Puebla, ainsi que l'avait annoncé le général Douay, les révélations de cette publication n'auraient pas été, sans doute, celles que le général s'était plu à déclarer susceptibles de confondre des gens qui ne s'y attendaient pas.

Quels furent donc enfin, de cette lettre de protestation et des documents qui l'accompagnaient, le sort et les conséquences? Ce dossier adressé au ministre de la Guerre ne put arriver en France que le 10 février environ, car le maréchal Niel répondit le 13. Cette réponse avait dû partir de France le 15, mais ne pouvait arriver au Mexique par le paquebot français, que vers le 10 ou 12 mars. C'est, en effet, le 12 mars que je l'ai croisé dans les eaux immédiates de Vera-Cruz et en vue de ce port, à 3 heures de l'après-midi, alors que je faisais route pour la France à bord du vaisseau *Castiglione* marchant de conserve dans les eaux du vaisseau à trois ponts *Souverain* portant le maréchal Bazaine. Le paquebot *France* croisa les deux vaisseaux de guerre, salua le pavillon de maréchal de France que portait le *Souverain* et continua sa route vers les passes de Saint-Jean-d'Ulloa où ne flottait plus notre pavillon national, car le Maréchal fut le dernier soldat français qui quitta le Mexique.

Le Maréchal n'eut donc pas la consolation de recevoir, sur la terre mexicaine, la lettre de son ministre qui était des-

tinée à apporter à ses douleurs morales un soulagement bien dû.

Ce contre-temps de quelques heures seulement fut très regrettable, car ce paquebot portait un message précieux qui était destiné à adoucir, pendant la longue traversée du retour, les amertumes des souvenirs du Maréchal. Le ministre de la Guerre lui adressait, en effet, une véritable réhabilitation morale que Bazaine ne devait recevoir qu'en France, où elle l'attendit jusqu'à son retour de Vera-Cruz. On ne connut que plus tard cette lettre du 13 février 1867. Elle est pourtant très suggestive et concluante; certains passages, certaines déclarations, doivent même tout particulièrement être retenus par l'Histoire et médités par les apôtres de la Légende Bazaine :

« ...Votre belle carrière, les grands services que vous avez rendus au Mexique et la haute dignité que l'Empereur vous a conférée vous placent, croyez-le bien, au-dessus de toutes les accusations qui vous préoccupent. C'était l'opinion du maréchal Randon qui m'a précédé au ministère, comme c'est la mienne; nous vous aurions défendu l'un comme l'autre, s'il eût été besoin; mais je dois vous dire que l'Empereur est toujours resté à votre égard dans les sentiments de bienveillance et de confiance dont il vous a donné des preuves éclatantes; qu'il voit avec satisfaction l'ordre et la précision avec lesquels vous retirez vos troupes; qu'à votre retour vous recevrez de Sa Majesté l'accueil qu'ont droit d'espérer ceux qui l'ont le mieux servi; enfin, monsieur le Maréchal, l'Empereur *m'a chargé de vous dire qu'il déplorait les inventions et les indiscretions qui avaient pu vous blesser et mettre de la mésintelligence entre des officiers qui avaient son estime et sur la loyauté desquels il n'avait jamais élevé le moindre doute.* »

Cette lettre, assurément, honorait le souverain qui l'avait inspirée et le haut personnage qui l'avait écrite; elle était surtout un titre des plus honorables pour celui à qui elle était destinée; elle a dû être, dans les circonstances d'alors,

un immense soulagement pour le maréchal Bazaine. Je l'admire, mais elle m'inspire quelques réflexions que je ne puis taire, quarante ans après.

Qualifier modestement d'*inventions* et d'*indiscretions* les graves imputations du général Castelnau, comporte évidemment un blâme indirect à l'égard des inventeurs et des indiscrets, mais révèle aussi une pensée de ménagement regrettable. C'est innocenter la victime sans condamner suffisamment le coupable. Taxer, en outre, de simple mésintelligence, le sentiment qui sépare l'accusateur à faux de l'accusé innocent, me semble n'être qu'une demi-justice. Mais, si la réprobation des manœuvres plus que maladroites du général Castelnau n'a pas été formulée avec la précision qui convenait, il faut en excuser le ministre de la Guerre, qui se trouvait obligé d'atténuer les reproches mérités; car un reflet de responsabilité remontait à l'Empereur Napoléon qui choisit pour remplir la mission un de ses aides de camp ne répondant pas à sa confiance. Pour saisir la note vraie de la lettre ministérielle au maréchal Bazaine, il faut lire entre les lignes.

Mais si le maréchal Niel avait connu l'incident de Puebla, il est probable que son mécontentement se serait manifesté d'une façon plus sérieuse.

La finale de la lettre est plus catégorique, plus franche, car elle vise directement le général Castelnau.

« ...Toutes les opérations difficiles et si lointaines que vous avez entreprises ont été couronnées de succès et les mouvements combinés de vos troupes qui se retirent avec un ordre parfait sont un nouveau témoignage de votre habileté.

« *Quand les faits parlent si haut, ne vous préoccupez pas, mon cher Maréchal, des intrigues par lesquelles on a pu tromper l'opinion du général Castelnau, si, en effet, elle l'a été au point que vous croyez, et achevez paisiblement votre œuvre en rapatriant complètement l'armée que vous avez si bien commandée.* »

Enfin, et malgré sa réserve de commande, le Ministre re-

connaît qu'on a pu tromper le général Castelnau. C'est déjà beaucoup; mais on sent qu'il en pense davantage; en tout cas, cela suffit pour détruire toutes les calomnies lancées contre le Maréchal à l'égard de son habileté stratégique.

Les constatations très flatteuses relatives à la direction des troupes, c'est au général Douay qu'il eût fallu, pour le confondre dans ses outrecuidants reproches, adresser une copie de cette lettre. Mais cet officier général a dû en avoir connaissance à son retour en France, car cette histoire était connue dans ses détails au ministère de la Guerre. J'en eus la preuve moi-même.

Tels furent, en somme, le sort et les conséquences immédiates de cette fâcheuse campagne Castelnau.

CHAPITRE XVIII

RUPTURE entre le GOUVERNEMENT MEXICAIN et l'INTERVENTION FRANÇAISE

Dernières convulsions de l'hostilité du gouvernement clérical de Maximilien contre les représentants de l'Intervention française. — Manœuvres du Padre Fischer. — Conflits avec le Président du conseil. — Entrevue de l'Empereur avec le Maréchal. — Lettres du Maréchal au Président du conseil. — Réunion d'un grand conseil consultatif. — Déclaration du Maréchal. — Lettre de Bazaine à l'Empereur. — Séquestration de Maximilien. — Manœuvres et lettres du Padre Fischer.

Le retour de Maximilien à Mexico devait naturellement précipiter les événements, non pas à l'égard de l'armée française dont l'embarquement était irrévocablement fixé pour le mois de février et qui s'acheminait déjà vers Vera-Cruz ou se concentrait autour de Mexico, mais bien dans les relations entre les représentants de l'Intervention qui, en fait, n'existait pour ainsi dire plus, et le gouvernement de combat dans lequel l'Empereur avait mis sa destinée et celle de son Empire. En tout cas, les conditions faites par la présence du Souverain dans sa capitale allaient devenir absolument extraordinaires et invraisemblables.

Depuis plusieurs mois, précisément depuis le départ de l'Impératrice, le Padre Fischer avait pris à la Cour un ascendant qui s'accroissait de jour en jour et était devenu une absorption complète de la personnalité de l'Empereur. J'ai signalé cet état de choses pendant le séjour du Souverain près d'Orizaba d'abord, puis à Puebla, et j'ai fait ressortir,